

Comment deux histoires, toujours deux histoires dans le domaine du possible, écrites, photographiées, permises dans ces murs refroidis d'un réacteur, déterminent le temps d'un récit. Le récit de la mort. Une des histoires est celle qui nous est donnée, dans son aporie incontestable, à une époque qui ne se nourrit plus du doute mais bien de certitudes, et l'autre, celle qui est représentée ici, qui est là pour être vue, récupérée à l'aveuglement de l'époque, vue la première fois avec des yeux de lynx. Le travail de Simon P Laurent récupère l'abîme dans le sillage du possible, sans transfigurer le risque d'un accident catastrophique, celui qui nous empoisonne encore la vie et imprègne toutes les cellules de la peau, comme l'accident de Tchernobyl et récemment celui de Fukushima. Il nous montre l'autre côté de l'irréparable, dans cette vue perdue, évoque la nature qui éclate dans l'obscurité et transforme les jours barbares en jours d'espoir. Comme s'il y avait une lueur quand nous nous approchons de la fin. Un faisceau dans ce qui nous échappe, qui semble à première vue sans importance. Le monde résolu dans le monde technique, implicite dans les mains du destin. Ce monde, cette industrie comme identité fondamentale, au sens **deleuzien**, n'est pas statique et voué à l'échec, tandis qu'il peut se modifier, se métamorphoser dans ce milieu en mouvement et variable, comme potentiel pour l'action. L'art configure ici une possibilité ouverte, où l'existence s'habille et déshabille dans une impulsion perpétuelle, le devenir, et nous conduit à être attentif au détail, au monde.

Simon P Laurent propose des images – poétiques sur la forme - qui sont des amplitudes de ce qui pourrait arriver, parce que la probabilité est toujours imminente “dans le plaine d'Alsace et son symétrique Allemand tout deux lieux de possibles séismes”. Décivant la pléthore d'une catastrophe dans les failles de la terre, il nous rappelle que la nature homéostatique nous échappe, comme ce sentiment de sublime devant l'horreur, l'indicible. Un sentiment souligné en philosophie, qui nous surprend tous les jours dans l'aube du lendemain. Mais nous avons cette responsabilité esthétique, politique et sociale d'amener la rédemption à cette réalité qui nous hante. L'art va de pair avec le sentiment politique dans le sens d'une élévation plus responsable et digne, qui nous remémore que le principe de l'existence se répand à une concordance **totale**. Une danse placide dans ce temps tumultueux. Captée dans un fragment graphique, photographique et documentaire, cette nature opaque, nocturne, qui s'exprime sans éclipse, d'une manière violente, qui crie et désespère, argue parfois que la mathématique peut s'écrire dans le chaos, et l'ordre dans le désordre. Ces mouvements qui se créent dans cette imagerie éternelle, et par cette voie dynamique, qui réveille les dieux en évoquant des prières, nous font agir pour la première fois consciemment, sachant que ce soir, nous pouvons trouver de la lumière. Nous ne pouvons pas laisser les cendres s'accumuler, nous ne pouvons pas nous endormir tandis que les oiseaux tombent morts à nos pieds. Il faudra rassembler les vestiges, dans le sens que Max Kozloff dévoilait: « Chaque fois qu'une photo est révélée, le vestige d'une vue perdue nous retourne, comme si elle était récupérée d'un quelque abîme.”

